

## La Vénus de Venise

Le jour illuminait de sa pâle lueur l'atelier encombré. Au pied d'un tabouret, une cruche fêlée attendait d'être jointe aux éléments disposés sur une table proche de la fenêtre : coupe de fruit, verre de cristal, drap, et un crâne poussiéreux. Sur le chevalet, en face, l'esquisse de la nature morte attendait les couleurs du maître, séchant sur leur palette.

Dans un coin de la chambre, derrière une lourde tenture, une pailleasse était jetée sur laquelle reposait un jeune homme profondément endormi. La lumière vint caresser son visage, lui arrachant des grommellements indistincts. Avec une évidente mauvaise humeur, il se redressa, fourrageant dans ses cheveux épais. Sa longue chemise blanche était constellée de taches, reliefs des agapes de la veille. D'un pas mal assuré, il se dirigea vers la seconde table accolée au mur du fond pour se saisir d'un pichet d'eau qu'il bu à long trait. Une fois sa soif étanchée, il se dirigea vers la fenêtre et ouvrit les persiennes. La lumière aveuglante frappa son visage, produisant des élancements douloureux sous son crâne. Il attendit d'y être habitué pour se pencher à la fenêtre et contempler le spectacle qu'offrait le Campo San Lorenzo. Le va et vient des hommes élégants se rendant vers la plaza San Marco, les cris des porteurs d'eau et des vendeuses de pâtisseries emplissaient l'air ambiant. Le ciel de Venise, d'un bleu très pur, était strié que de quelques lambeaux de nuages.

Après avoir respiré l'air frais du matin, Michele se laissa choir sur l'une des deux chaises en paille qui meublaient la chambre, repensant à la veille. Il s'était rendu à une soirée de jeu au palais Foscari. Il avait joué, et avait perdu, face à un adversaire aussi masqué que redoutable. De ce qu'il était advenu ensuite, il n'avait nul souvenir. Une seule chose était sûre, il n'avait plus un ducat en poche. Il y avait bien eu quelques commandes de riches marchands, mais les avances avaient déjà été dilapidées par ses soins.

Bien décidé à ne pas se laisser mourir de faim, Michele enfila son pantalon noir, jeta négligemment sa chemise à travers la pièce et la troqua contre une autre, propre, que sa logeuse avait déposée dans un coin. La tête encore douloureuse, il se mit en quête de sa dernière veste portable, et s'apprêtait à sortir quand, en ouvrant la porte, un morceau de papier glissé sous le chambranle fit son apparition. Intrigué, il se saisit de la missive et pris connaissance de son contenu :

« Retrouvez-moi ce soir comme convenu chez Mazegni, campo San Barnaba, sestiere de Dorsoduro, à 21 heure. R..»

Le jeune peintre secoua la tête. Son inconnu masqué lui donnait rendez-vous. Peut-être avait-il blessé quelqu'un de grand, ou lui devait-il des sommes importantes. Le seul moyen de le savoir, c'était encore de se rendre à ce mystérieux rendez-vous... Pour autant, le campo San Barnaba n'avait pas bonne réputation, et s'aventurer dans certains coins du Dorsoduro à la nuit tombée n'était pas recommandé. Mais mieux valait affronter cet homme que de laisser ses hommes de mains venir à lui...

Il descendit les marches menant au rez-de-chaussée et fit bonne figure en passant devant sa logeuse, qui lui faisait souvent crédit. « Madame Loretta, vous êtes toujours aussi belle ! » lui dit-il, en plantant un baiser sonore sur ses joues rebondies. La matrone rougit, et Michele sortit de l'immeuble en riant. Il aimait les femmes. Avec son visage de chérubin, ses yeux rieurs, ses cheveux d'un noir de Jais et sa taille bien prise, il pouvait s'enorgueillir de quelques conquêtes dans la haute société, qui lui valait, de temps en temps, monnaies sonnantes et trébuchantes.

Le jeune peintre était prometteur, ses maîtres de la scuola grande di San Rocco le lui avaient assez répété : pour peu qu'il veuille suivre leurs académiques conseils, il s'élèverait bientôt au rang des artistes les plus en vue de la Sérénissime. Mais Michele préférait laisser parler son âme par ses pinceaux plutôt que de suivre les académismes. C'est pourquoi, faute d'être à la mode, il peignait pour sa propre satisfaction. Il attendait toujours la grande commande, de l'Eglise ou du Doge, qui ferait sa réputation.

Il se rendit directement chez son protecteur, le signor Barrolo. Le brave homme n'avait pas de fils, et c'était entiché du jeune peintre, l'abritant sous son bras de riche marchand d'étoffe. Il lui offrait généralement ses vêtements, et, quand il était vraiment trop court, lui accordait une petite bourse, pour peu que Michele sache s'y prendre. Le signor Barrolo ne fit pas exception cette fois-ci. Devant l'effroyable récit que Michele lui fit de l'attaque dont il avait été l'objet la veille, alors qu'il revenait des Zattere ou il avait passé la journée à peindre la Giudecca, il lui fit don d'une bourse de 30 ducats, ainsi que d'une chemise et d'une veste neuve. Pour lui montrer sa reconnaissance, Michele accepta de prendre le déjeuner et un *caffé* avec lui, sous les arcades des Procuraties. Le signor Barrolo l'en remercia avec force effusions, et les deux hommes se séparèrent en s'embrassant sous la magnifique Torre del Orologio, alors que les deux Maures sonnaient 15 heures. Michele promit de le tenir informé de l'éventuelle capture des canailles qui l'avaient sauvagement attaqué.

Il procéda à quelques emplettes, puis rentra directement chez lui. Par chance, il n'avait pas de paiement en retard ce mois-ci, et pouvait donc conserver par devers lui les 25 ducats qui lui restait, au cas où, ce soir, il aurait affaire à un créancier difficile.

Vers 20 heures, après avoir passé la journée sur sa nature morte, Michele se changea, mais se garda bien de se vêtir de ses habits neufs. Quand on va dans un quartier de coupe-jarrets, mieux vaut sembler pauvre.

Traverser le Canal Grande à cette heure là relevait de l'exploit, mais Michele n'avait pas l'intention de se payer l'une des dispendieuses Gondola qui le sillonnaient. Le simple et efficace traghetto serait suffisant, pour passer du quartier de San Polo à celui de Dorsoduro, ou se trouvait le campo San Barnaba. Les lumières des palazzo se reflétaient dans l'eau profonde du canal, accueillant les gondoles noires et silencieuses qui déversaient sur leurs embarcadères cohorte de gens masqués et de dames élégantes se rendant à quelques soirées.

A 21 heures précises, il était devant chez Mazegni. L'estaminet faisait l'angle de la place, en face de la belle église de marbre blanc dédiée au saint, et il était tel qu'il l'avait pensé : miteux et remplis de crapules toutes plus patibulaires les unes que les autres. Le patron, un colosse, ne déparait pas l'ensemble. La gorge serrée, il entra. A la table du fond, il aperçu une forme camouflée par un tabarro et un grand tricorne. Un volto dissimulait son visage. La personne leva vers lui des yeux perçants et, de sa main gantée, lui fit signe de s'asseoir. Ayant reconnu son adversaire de la veille, il s'exécuta. L'Homme pris alors la parole :

« Monsieur le peintre, vous savez que vous êtes ici ce soir pour vous acquitter de la dette contractée envers moi hier soir au palais Foscari. » énonça-t-il d'une voix grave, teinté de menace. Michele dégluti et acquiesça.

« Bien. Nous avons donc parié votre talent, et vous me devez une commande, que je vais vous confier aujourd'hui ». Il lui sembla tout à coup qu'on lui ôtait un grand poids de la poitrine. Ainsi c'était ça ! « Bien, signor, en quoi cela va-t-il consister ? ». « Vous allez peindre l'objet que je vais vous confier. Il m'est très précieux, et si vous l'abîmez ou le brisez, vous le paierez de votre vie. ». Le poids revint instantanément sur l'estomac de Michele. Pourquoi lui avoir donné rendez vous dans un endroit aussi sordide, si c'était pour lui confier un objet aussi précieux ?

« En revanche, si vous me donnez entière satisfaction, non seulement votre dette sera acquittée, mais je vous ferais un don de 10 000 ducats. » Michele écarquilla les yeux. 10 000 ducats pour l'une de ses peintures ! Enfin ! La fortune frappait à sa porte. Même si elle prenait pour cela une bien étrange allure.

« Tenez, dit son interlocuteur en sortant de sous la table un paquet assez volumineux. Ouvrez-le une fois chez vous. Je vous donne un mois pour exécuter cette commande. Vos maîtres, même s'ils déplorent votre manque de constance et votre frivolité, ne tarissent pas d'éloge sur vous. Un mois. Pas un jour ni une heure de plus. ».

Michele se saisit de l'objet, qui était moins pesant qu'il l'aurait cru, et leva la tête pour remercier l'inconnu. Mais celui-ci, dans un froissement d'étoffe, avait déjà atteint la sortie.

Michele sortit à sa suite. L'inconnu avait déjà disparu. Il se retrouva seul, avec Venise et la nuit, humant les parfums d'épices émanant des échoppes, l'air venant de la lagune balayant son visage.

De retour dans son atelier, il alluma quelques bougies, et entrepris de prendre connaissance de l'objet qu'il devait peindre. Après être difficilement venu à bout de son enveloppe, Michele pu enfin contempler le sujet de sa future étude. Un miroir. Un banal miroir, sans ornements, monté sur un support en bois quelconque. Le verre lui-même paraissait terne. L'image qu'il renvoyait était trouble, comme fondue dans une brume indistincte. Déçu, il posa le miroir sur sa table, reléguant sa nature morte sur le coté. Peindre un miroir. Le commanditaire ne voulait tout de même pas son autoportrait?

Il lui sembla soudain percevoir un curieux reflet dans la glace. Michele se rapprocha. Quelque chose semblait bouger à la surface du miroir. Celle-ci prenait d'ailleurs un éclat renouvelé, étrange. Il parut alors que la flamme de la bougie s'y reflétait avec une intense précision. Elle semblait irradier, comme si une seconde bougie avait été allumée dans la pièce. Brusquement, il se leva, renversant sa chaise, pâle d'effroi. Il avait aperçu un mouvement derrière le reflet de la bougie. Un mouvement à l'intérieur du miroir. Il se saisit de l'objet, mais celui-ci redevint aussitôt terne et vide. Encore sous le coup de l'émotion, Michele se dit que son imagination lui jouait des tours. Ses yeux étaient fatigués, il lui fallait se coucher. Toutefois, pris d'un étrange malaise, il enveloppa le miroir dans son emballage.

Le lendemain, Michele se leva de bonne heure, bien décidé à entreprendre la tâche qu'on lui avait confiée et à s'en débarrasser au plus vite. Une bonne nuit et les 10 000 ducats promis avaient renouvelé son ardeur. Tant pis, il peindrait ce qu'il verrait dans le miroir, même si c'était l'intérieur de sa chambre. Il s'habilla rapidement, entrepris de descendre payer à Mme Loretta une semaine d'avance et une journée de ménage, afin de ne pas être dérangé, et se rendit chez le marchand de pigment pour y renouveler son stock de couleurs. Venise scintillait sous le soleil, exposant à la promesse de la journée ses dentelles de marbres. Une fois fait, il s'enferma dans son atelier, disposa une toile sur son chevalet, posa le miroir face à lui, légèrement surélevé et adossé à un support, et se concentra. Mais à part le verre trouble, qu'il avait vu la veille au soir, il ne distinguait rien qui vaille la peine d'être couché sur sa toile. Il demeura ainsi pendant une heure, avec le sentiment d'être un parfait idiot, quand une étrange idée s'empara de lui. Michele se leva pour fermer les persiennes, afin de se retrouver dans une semi-obscurité. La rumeur du campo diminua, la pièce ne fut plus éclairée que par quelques traits de soleil. Il se remit à fixer intensément le miroir. Il lui sembla alors que le phénomène de la veille se reproduisait. Le miroir paru reprendre de l'éclat, le voile de brume qui le ternissait se leva à nouveau, et Michele pu distinguer très clairement le reflet de sa chambre. Les murs, le chevalet, tout avait l'air de prendre une épaisseur nouvelle. Un étrange sentiment, mélange d'excitation et de peur, saisissait sa gorge. L'instant suivant, il recula. Il avait à nouveau perçu un mouvement furtif, comme celui d'une étoffe passant dans le verre poli. Michele retint sa respiration et s'efforça de rester immobile. Il ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, l'impossible c'était produit.

Une femme. Il y avait une femme dans le miroir. Et c'était la plus belle que Michele ait vu. Un sourire pâle et triste étirait ses lèvres fines. Sa peau était d'une blancheur d'albâtre, son teint était des plus fins. Ses longs cheveux d'un brun profond avaient l'obscurité du chêne, et retombaient en une tresse aux volutes compliquées sur son épaule droite. Elle se tenait là, devant lui, de trois quart dans le miroir. La raison commandait à Michele de se reprendre, d'effacer ce qu'il voyait. Il ferma à nouveau les yeux. Mais elle était toujours présente lorsqu'il les ouvrit. Elle semblait attendre. Son expression était indéchiffrable, comme un mélange de douceur et de tristesse. Sans le contour et l'étroitesse du miroir, Michele aurait cru qu'elle se tenait dans la pièce, posant comme un modèle.

C'était elle qu'il devait peindre. Il exercerait tout son art pour rendre la carnation de la jeune femme, pour obtenir le plus beau portrait jamais réalisé. Avec d'infimes précautions, comme si un geste trop brusque pouvait anéantir la grâce de ce moment, Michele commença à

peindre. Il stoppa son travail quand il commença à ne distinguer que l'obscurité de la pièce. Il se leva alors, et ouvrit les volets. La nuit avait pris possession de la ville, étrangement silencieuse. Une brume épaisse montant de la lagune parcourait les rues, s'insinuant jusque sous les porches. Michele alluma ses bougies. Quelle heure pouvait-il être ? Il se tourna vers sa toile, où apparaissait une esquisse de la jeune femme du miroir. Il n'était pas satisfait, il devait travailler encore. Il jeta un œil au miroir. Elle était toujours là, immobile dans l'obscurité. Encore plus belle à la lueur des bougies.

Michele ne quitta pas sa chambre pendant une semaine. Le septième jour, alors qu'il avait occultés les jours des persiennes avec tout ce qu'il avait trouvé, papiers, chiffons, vêtements, on frappa à sa porte. Irrité par cette interruption, il jeta promptement un voile sur le miroir, et entrepris d'ouvrir la porte. Mme Loretta se tenait sur le palier, le contemplant d'un air perplexe.

« Je me demandais ce que vous deveniez, voilà des jours que l'on ne vous voit ni ne vous entend, vous qui êtes toujours si prompt à dévaler les escaliers et à rentrer à la nuit tombée. » « Je travaille, Mme Loretta, une commande importante ». « Est-ce une raison pour cesser de sortir et pour clore votre chambre au jour ? » « Écoutez, je vous ai payé le loyer, je ne souhaite pas être dérangé » répondit Michele avec une certaine brusquerie dans la voie. Devant l'expression de son visage, Mme Loretta reflua vers l'escalier. « Très bien, mais appelez, si vous avez besoin de quelque chose ». Elle n'eut pas le temps de le saluer qu'il lui ferma la porte au nez.

Michele poussa un immense soupir. Il s'était débarrassé de cette gêneuse, mais il devrait bientôt lui payer de nouveau une avance qu'il voulait travailler en paix. Sur le chevalet, l'esquisse de la jeune femme ce précisait. Autour de son siège et sur sa table, plusieurs crayonnés de son visage gisaient. Michele leva l'étoffe qu'il avait déposée sur le miroir. C'était peine perdu, elle avait disparu. Il maudit intérieurement Mme Loretta, et alla ouvrir les persiennes. Dehors, le jour déclinait déjà. Les rumeurs montantes de la ville emplirent la petite pièce, que la lumière du couchant inondât. Michele plissa les yeux. Il ne voulait qu'une chose, que la nuit tombe. Depuis des jours, il dormait peu et ne mangeait rien. Il n'en avait pas besoin. La jeune femme du miroir emplissait sa vie. Sa vue était comme un baume sur son cœur, la contempler pour saisir ses traits était pour lui comme s'abreuver du meilleur des vins, ou manger le meilleur des plats. Il n'avait plu ni faim, ni soif. Il voulait passer sa vie ainsi, à la voir chaque jour, à essayer de percer le mystère de ses yeux clairs. Qui ou quoi l'avait forcé à vivre à l'intérieur du miroir ? Il avait admis sa réalité, bien qu'elle défia les règles de la logique. Il voulait percer son mystère, la délivrer de son sort.

Lorsque le soleil eu disparu derrière la lagune, Michele referma ses volets et s'enferma avec la vénus de son miroir pour une nouvelle nuit.

Deux semaines passèrent ainsi. Michele descendit deux fois l'argent à sa logeuse pour son loyer, mais il ne sortait jamais. Mme Loretta commença à s'inquiéter sérieusement. Il avait les traits hâves et sans éclats. Une épaisse barbe noire lui mangeait le visage, et il avait atrocement maigri. Son voisin de palier, un commis de la boulangerie Spizico, lui avait confié qu'un matin très tôt, alors qu'il quittait sa chambre pour se rendre à son travail, il avait entendu Michele murmurer tout seul... Ne sachant à quel saint se vouer, elle fit appel au signor Barrolo, pour qu'il vienne rendre la raison à son pupille. Par manque de chance, il était parti en voyage à Gênes, et ne serait pas de retour avant plusieurs jours.

Dans son antre, Michele n'en finissait pas d'achever sa toile. Parfois, pris d'un élan incontrôlable, au cœur de la nuit Vénitienne, il parlait à la jeune femme. Il était sur qu'elle l'entendait. Pour preuve, son sourire se faisait plus intense. Cela lui suffisait, il ne vivait que par elle.

Son œuvre avançait, mais il revenait sans cesse sur ses partis pris, mélangeant les couleurs pour obtenir l'exacte carnation, le ton précis des ombres, le chatoiement de ses cheveux à la lueur des bougies. Il caressait le portrait de son pinceau comme s'il c'était agit d'un visage vivant. Il ne serait satisfait que quand il aurait atteint la perfection même.

Il advint qu'un jour, on frappa à sa porte. C'était le signor Barrolo. Michele lui ouvrit, mais ne laissa pas entrer le brave homme. Celui-ci fut attristé de la conduite de son protégé. Il essaya de le raisonner, de l'entraîner boire un café dehors mais Michele déclina toutes ses offres avec douceur. Il était, disait-il au sommet de son art. Quand se serait fini, il deviendrait célèbre, et lui, son protecteur, pourrait s'enorgueillir d'un tel pupille ! Mais pour cela, il devait le laisser à son œuvre et cesser de l'importuner. L'inquiétude lui rongea le cœur, le signor Barrolo abandonna Michele à son sort, non sans lui avoir fait promettre que sa première visite serait pour lui quand il aurait achevé son œuvre. Les yeux du jeune homme n'étaient plus que deux ombres creuses.

Vint la fin du délai.

Michele avait oublié jusqu'à l'existence de son commanditaire. Le dernier soir, à minuit, trois coups sourds furent frappés contre sa porte. Michele les ignora d'abord, absorber dans sa contemplation du miroir. Mais lorsqu'ils se firent plus insistants, il consenti à s'arracher à sa Belle et à ouvrir. L'Homme masqué se tenait sur le pas de la porte, flanqué de deux hautes silhouettes menaçantes.

« Alors, avez-vous achevé votre œuvre ? ». Michele resta interdit. On ne lui laissa pas le temps de se reprendre. Le poussant brusquement sur le côté, ils pénétrèrent dans l'atelier. Les yeux de l'Homme se posèrent immédiatement sur le tableau.

« Je vois que vous avez admirablement su saisir le sujet que je vous proposait. Il est temps pour moi de prendre possession de mon dû, et, pour vous, de récolter les fruits de votre travail ». L'Homme jeta sur la paille une bourse pleine de ducats. Les pièces lancèrent des éclats dorés. Michele les regarda sans comprendre.

L'Homme fit signe à ses deux sbires, qui s'emparèrent à la fois de la toile et du miroir.

Comprenant qu'on le dépossédait de son aimée, Michele se précipita sur l'un des colosses, qui l'envoya rouler à terre. La tête lui tournait, il était si faible. Il se mit à ramper au pied de l'inconnu. « Ne me l'enlevez pas, je vous en prie, laissez-là moi » supplia t-il. L'Homme partit d'un éclat de rire mauvais : « Enfin, Monsieur, vous n'avez tout de même pas cru que j'allais laisser un objet aussi précieux entre vos mains sales de mélangeur de couleurs ? Ce miroir appartient à ma famille depuis des générations, il ne nous a jamais quittés. Certes, son histoire est jalonnée d'hommes de votre sorte, qui ont cru pouvoir se l'approprier. Mais il revient toujours à son propriétaire, et ceux qui tentent de s'en emparer connaissent une fin prématurée. ». Du bout de sa botte, il repoussa Michele, qui suppliait toujours. « Vous êtes un fou, Monsieur, mais vous avez la chance d'avoir très exactement exécuté votre besogne. Je ne vous tuerais donc pas. Mais ne recroisez jamais ma route. Avanti ! ».

La lourde porte se referma sur les inconnus qui emportaient dans l'ombre l'œuvre de Michele et le miroir à la vénus. Alors, il s'effondra sur lui-même.

Le signor Barrolo soutenait Mme Loretta qui pleurait, pendant que les carabiniers remontaient lentement le corps gonflé de Michele des eaux la lagune. Des pêcheurs l'avaient retrouvé ce matin, pris dans leur filet.

Dans sa chambre, ils n'avaient retrouvé que des esquisses du visage d'une belle jeune femme.

A l'autre bout de Venise, le Prince contemplait le tableau avec satisfaction. Désormais, plus aucun homme de sa famille ne sombrerait dans la folie à cause de cette femelle maudite. Il avait fini par lever le sort de ce miroir du diable. Celui-ci gisait à ses pieds, brisé en centaines d'éclats mornes.

Dans l'un d'eux, un œil pleurait.